

La bêtise d'Emma Bovary

Alain de Lattre

Librairie José Corti

Alain de LATTRE

LA BÊTISE
D'EMMA BOVARY
La bêtise
d'Emma Bovary

15



© Librairie José Corti, 1980, Paris

Tous droits réservés

Tous droits de reproduction, même partielle, sous quelque forme que ce soit, y compris la photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, réservés pour tous pays. Toute réimpression, même fragmentaire, non expressément autorisée, constitue une contrefaçon passible des sanctions prévues par la loi sur la protection des droits d'auteurs et sur le droit de suite.

Imprimé en France par les Éditions de la Librairie José Corti
Dépôt légal : 3^e trimestre 1980

102

51197

© *Librairie José Corti*, 1980, Paris

Tous droits réservés

Tous droits de reproduction, même partielle, sous quelque forme que ce soit, y compris la photographie photocopie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, réservés pour tous pays. Toute reproduction, même fragmentaire, non expressément autorisée, constitue une contrefaçon passible des sanctions prévues par la loi sur la protection des droits d'auteurs (11 mars 1957).

N° d'éditeur 538

Dépôt légal : 3^e trimestre 1980

Alain de LATTRE

LA BÊTISE D'EMMA BOVARY



LIBRAIRIE JOSÉ CORTI
11, RUE DE MÉDICIS — PARIS
1980

DL-13-01-1981-00202

DU MEME AUTEUR

- *L'occasionalisme d'Arnold Geulincx* (Ouvrage couronné par l'Institut - Prix Victor Delbos de l'Académie des Sciences Morales et Politiques - 1972) - Editions de Minuit 1968 - *Epuisé.*
- *Geulincx* — Présentation, choix de textes et traduction — Editions Seghers — Philosophes de tous les temps — 1970.
- *L'ordre des choses* — Vrin — 1973.
- *Le réalisme selon Zola* — *Archéologie d'une intelligence* — Presses universitaires de France — 1975.
- *La doctrine de la réalité chez Proust* — tome I — *L'espace de la réalité et la règle du temps* — Corti — 1979.

A paraître :

- *La doctrine de la réalité chez Proust* — tome II — *Les réalités individuelles et la mémoire.*



LIBRAIRIE JOSÉ CORTI

11, RUE DE MÉDICIS - PARIS

TÉL. 01 47 53 40 00

à Françoise

Madame Bovary ? Mais elle est bête ! - le
fantôme est d'une laideur d'égout. Il dort dans
cette grande chambre avec deux autres personnes, sans
rien d'intermédiaire, sans précaution de jugement qu'il avait
pris de leur départ, à moins d'être certain. Comme tout cela,
il n'y avait rien à se débattre.

De quel ne souffrait pas les choses, car on avait bien aimé ce
que disait Flaubert : « Madame Bovary, c'est moi ! »¹ Etrange
procédé de reconnaissance. Sans doute, on en la, tout n'est pas
dit d'un seul, il s'en faut de beaucoup et l'on doit se méfier
de l'œuvre à cet point de vue. Et Flaubert, par le temps qu'il
donne aux choses, il leur parle tout dans le temps qu'il
écrit, il se parle à lui-même, reconnaissant, reconnaissant.
La reconnaissance des personnages lui est accompagnée de la lecture
qui plus au bout l'œuvre, comme de la parole. N'est-ce pas
ce qui s'est passé ?

Alors ce qu'il se dit en regardant ces choses, c'est dans
l'histoire du procès que se fait l'immensité de l'œuvre à

1. Le *Madame Bovary*, dit Tchernine, est un ouvrage
simple. A ce chapitre, on peut une imagination brillante et une
grande parole. Les autres, en revanche, de la même. Le monde de
ce livre et de son temps, tout en elle est immense. (Charles Flaubert,
Paris, Gallimard, 1933, p. 10-11).

2. Cf. p. 11 et chapitre Dumontel, *Madame Bovary*, Paris,
Gallimard, 1933, p. 107.

3. Cf. Tchernine, op. cit., p. 11 et chapitre, *Madame Bovary*,
Paris, Gallimard, 1933, p. 104.

4. Cf. Tchernine, op. cit., p. 104.

20000-109140-11-11

6 Proportions

1. 1/2

2. 1/3

3. 1/4

4. 1/5

5. 1/6

6. 1/7

7. 1/8

8. 1/9

9. 1/10

10. 1/11

11. 1/12

12. 1/13

13. 1/14

14. 1/15

15. 1/16

16. 1/17

17. 1/18

18. 1/19

19. 1/20

20. 1/21

21. 1/22

22. 1/23

23. 1/24

24. 1/25

25. 1/26

26. 1/27

27. 1/28

28. 1/29

29. 1/30

I

« Madame Bovary ? Mais elle est bête ! » Le mot était d'une femme, et d'une femme d'esprit. Il était donc irrévocable. On sait que les femmes ont, pour s'apprécier les unes les autres, une rigueur d'observation, une pertinence de jugement qu'il serait vain de leur disputer. L'affaire était conclue : Emma était bête. Il n'y avait rien à en rabattre ¹.

Ce qui ne facilitait pas les choses, car on sait bien aussi ce que disait Flaubert : « Madame Bovary, c'est moi ! » ². Etrange concours de circonstances ! Sans doute, ici ou là, tout n'est pas dit d'un mot, il s'en faut de beaucoup et l'on doit se méfier. « Ce livre n'est pas de mon sang, dit Flaubert, je ne l'ai pas porté dans mes entrailles » ³. Jour après jour, dans le temps qu'il l'écrit, il se plaint : c'est un accablement, c'est un « pensum » ⁴. La médiocrité des personnages lui est insupportable et la bêtise qui pèse sur tous l'étouffe comme du plomb. S'il s'y enfonce, c'est pour l'écraser.

Aussi ce qu'il en dit ne paraît qu'après coup. C'est dans l'émotion du procès que se fait l'identification de l'auteur à

1. « Madame Bovary, dit Thibaudet, n'est pas un caractère simple. A sa sensualité sont jointes une imagination vulgaire et une grande naïveté, c'est-à-dire, en somme, de la sottise... En dehors de son désir et de ses sens, tout en elle est médiocre » (*Gustave Flaubert*. Paris, Gallimard, 1935 pp. 100-101).

2. Cf. *id.* p. 92 et également Dumesnil. *Gustave Flaubert*. Paris, Desclée de Brouwer, p. 167.

3. Cf. Thibaudet, *op. cit.*, p. 86 et Colling. *Gustave Flaubert*. Paris, Fayard, 1941, p. 184.

4. Cf. Dumesnil, *op. cit.* p. 138.

l'œuvre, et à son héroïne : à ces cinq années de labeur acharné qui voient leur conclusion sur un banc d'accusé.

Mais n'y avait-il pas par là d'air pur, et quelque chose un peu qui échappe à cette opacité ? Emma ne serait-elle pas l'exception qui aide à supporter le reste ? Elle fait naître tant d'émotion, elle suscite tant de tendresse et de pitié, qu'on ne peut pas ne pas se sentir porté à l'indulgence. Et qu'on la voit plus sous le jour des consolations qu'on serait tenté de lui apporter, que sous la considération d'une exigence d'esprit qui n'a peut-être pas sa place et que le peu de pitié d'une femme pour une autre femme peut seul donner à remarquer.

* * *

On prendra donc les choses par la diagonale. Une lecture oblique : du personnage et du roman. Mettant à part tout ce que l'on pourra de l'attachement qu'ils savent inspirer ; ne retenant que le comportement du point de vue de l'intelligence — ou de l'inintelligence.

Une bêtise insoutenable : et sous toutes ses faces, sous toutes ses figures. Comme si le récit n'en proposait, et de ce thème unique, que les variations ¹. On l'a pesante et satisfaite, allègre, insouciant, naïve ou sans illusions : le plus petit commun dénominateur d'une série dont aucune exception ne semble s'écarter. « Avez-vous quelquefois réfléchi, dit Flaubert dans sa correspondance — c'est pendant le voyage en Egypte, avant *Madame Bovary* — à la sérénité des imbéciles ?... La bêtise est quelque chose d'inébranlable... Elle est de la nature du granit, dure et résistante... Les imbéciles sont si nombreux, ils sont si heureux, ils reviennent si souvent, ils ont si bonne santé ! » ² La ronde n'en est pas finie et le roman, quelques années plus tard, en administrera la preuve.

Relisons seulement.

Il y a la bêtise repue — celle d'Homais — gonflée, parfaite, nulle : elle s'étale et s'épanouit ; elle a la force d'une institution :

1. Cf. sur l'atmosphère de bêtise en général dans le roman : Thibaudet, *op. cit.* p. 117.

2. Lettre du 6 octobre 1850. *Correspondance*. Paris, Gallimard, Pléiade, I, p. 689 ; cf. id. pp. 12-13 : « que les hommes sont bêtes, que le peuple est borné ! ; cf. également pp. 680, 767.

on la décore et on la flatte ; elle est l'honneur de notre bourgeoisie. Il y a la bêtise de Rodolphe arrogante, musquée de phrases creuses, caracolant parmi des épicières de sous-préfecture. Et celle de l'abbé Bournisien, ne voyant dans la vocation spirituelle de son ministère que des soucis de patronage et des taloches à distribuer. Il y a la bêtise de Binet, arrondie comme ses ronds de serviette qu'interminablement il tourne et il polit : l'inutile répétition, sans horizon, sans lendemain ; le même vide, au fond, et qui ne divertit de rien. Et la bêtise de Léon, timide d'abord, pour être timorée plus tard, ne s'exaltant que sur quelques soupirs et dans des rêveries tremblantes : une fadeur qui sent la niaiserie.

Et puis il y a Charles : la bêtise pesante, pâteuse, dont aucun éclair de lumière ne semble jamais sortir, si ce n'est peut-être à la fin. Elle est donnée dans sa casquette ; elle le suivra jusque dans son engourdissement définitif, sous la tonnelle, dans le fond du jardin. Un homme qui aime, sans doute. Qui a le poids d'aimer, mais ne sait pas aimer. Qui a des qualités de cœur, mais dont on ne fait pas nécessairement un trait d'intelligence.

Dans l'ébahissement qui est le sien devant sa femme, Charles a toutes les grâces d'un chien devant une pendule. Gourd, emprunté, il écoute sans voir, regarde sans entendre : il ne soupçonne pas qu'il y ait là quelque chose à comprendre. Un proverbe chinois dit : si vous montrez la lune à un imbécile, ce qu'il regarde, ce n'est pas la lune, c'est le doigt. Emma est au piano : il est béat. Est-ce la vibration dans le toucher, la sensibilité de l'interprétation, le velouté du son ? Que non ! C'est un amusement, un jeu : plus les doigts « couraient vite, plus il s'émerveillait »¹. L'œil rit, la bouche tombe un peu : il ne voit là que des insectes appliqués. Plus tard, on le retrouve à l'Opéra : au théâtre de Rouen. Il arrive avant l'ouverture des guichets. Emma est fascinée ; il est perdu et il s'ennuie. Evidemment elle connaît le livret et lui s'efforce en vain de renouer le fil : les allées, les venues, les rencontres des personnages le laissent désespéré. Il les mélange et ne sait plus où les reprendre ; il avoue, de surcroît, ne pas trop « comprendre l'histoire, — à cause de la musique qui nuisait beaucoup aux paroles »². De tout ce qui se passe sur la scène, il ne retient qu'un goût de somnolence.

1. *Madame Bovary*. Œuvres. Pléiade, I, pp. 362-363. Les mots soulignés le sont par nous. C'est à cette édition que nous renverrons et que nous donnerons nos références.

2. *Id.* p. 530. C'est nous qui soulignons.

On ne peut imaginer couple plus mal assorti. Quel abîme, quel silence entre la confusion de l'un et les frémissements de l'autre ! Comment, elle « qui était si intelligente »¹, avait-elle pu se méprendre sur lui, et l'épouser, en faire son ordinaire ? La pain rassis dont se fabriquent les ménages. N'avait-il pas vingt fois donné des preuves de sa médiocrité ?

Mais elle, autant de fois, n'avait-elle pas refusé l'évidence ? Et vu, sous la casquette, la ressemblance de ses rêves qui n'y ressemblaient pas ? Si méprise il y a, de quel côté se fait l'erreur ? Dans celui qui déçoit ou dans celui qui croit ? Lui n'a été que ce qu'il a été : elle l'a vu comme elle le voulait : c'est son affaire de l'imaginer, c'est son affaire d'en payer les frais. L'alouette est prise à son mirage.

* * *

C'est aussi bien qu'elle n'est pas douée pour voir. Tous les autres sont bêtes, bon, c'est entendu. Mais elle, au moins, n'est-elle pas d'une autre qualité ? Une personne, dit Homais, qui n'aurait pas été déplacée dans une sous-préfecture »². D'une autre qualité, sans doute, mais pas nécessairement d'une autre intelligence. Certes, nous dira-t-on, ce n'est pas là le jour sous lequel on la voit. Mais ce n'est pas non plus celui sous lequel elle s'impose. Et c'est dommage. On n'y pense pas, mais elle n'y fait pas penser beaucoup.

Les gens intelligents le sont sans qu'on le leur demande. Et, pour le percevoir, point n'est besoin d'en chercher la manière. L'esprit, comme la vérité chez Spinoza, est à lui-même sa démonstration.

Que nous démontre Emma ? Suivons la donc et regardons la vivre.

De retour de pension, elle vit aux Bertaux. Qu'y fait-elle ? Elle rêve et se polit les ongles, se lisse les cheveux, ignorante et sans goût de tout ce qui se fait autour. Une âme désolée hors de son territoire. Charles survient : elle se tait, ils n'osent point parler. Ils ont de longs silences et en déduisent, de part et d'autre, de bons sentiments. De quel œil le voit-elle ? Une sorte d'« irri-

1. *Id.* p. 494.

2. *Id.* p. 423.

tation » des sens, un énervement dans les diagonales qui « suffit à lui faire croire » qu'elle possède enfin cette « passion merveilleuse » dont elle ne soupçonnait auparavant que l'attente et le vide : « un grand oiseau au plumage rose »¹. L'oiseau et le plumage, nous en connaissons la couleur : elle n'en perçoit rien.

Elle n'a pas l'esprit d'observation. Elle n'a pas non plus l'oreille fine, Écoutons-la dans son dialogue avec Léon. C'est à l'Auberge du Lion d'Or : elle vient d'arriver, Léon se sent de doux frémissements. On parle mer, lacs et montagnes ; on confond ses désirs de rêve et d'infini ; on se surprend dans de vagues émois. On préfère les vers parce qu'ils font pleurer et l'on déteste « les sentiments tempérés, comme il y en a dans la nature »². Ailleurs, toujours ailleurs ; ailleurs ensemble et sans y être. C'est le grand départ et qui ne quitte rien.

Avec Rodolphe, elle se tait encore, mais elle écoute. Et ça ne sonne pas plus clair. Il est vrai qu'elle n'entend rien de ce qu'il dit : en tout cas, c'est à souhaiter. Autant s'intéresser au Conseiller de Préfecture : ils disent la même chose. Sur deux registres différents et dans un contre-point parfait : le même vide et, là dessus, des variations tout juste symétriques. Non, elle n'écoute pas : les femmes ont ce privilège d'entendre la voix de derrière la voix, et de voir le regard de derrière le regard. Mais précisément, derrière la voix de Rodolphe, il n'y a rien, pas plus que derrière son regard : une façade creuse. Et l'on s'étonne un peu de sa facilité à consentir : elle, si « intelligente », se laisse enrubanner comme une fille de salle.

Et puis, il y a les achats : cette frénésie d'objets inutiles, cette accumulation de fanfreluches. Passe encore pour les cadeaux qui sont de la tendresse : on ne peut lui en vouloir. Mais ces tissus, ces guipures, ces soies et ces dentelles, qu'ont-elles à faire dans le fond d'un tiroir dont elles tissent la ruine ? C'est sans rapport avec la circonstance, avec sa vie, ses espérances. Tellement sans rapport qu'un jour, tout vient à basculer : le gouffre se déchire. Et pour rien. Pour le plaisir d'aucun plaisir ; pour l'épaisseur de quelque chose qui glisse entre ses doigts et qui n'a rien gardé d'un rêve qui s'énerve.

1. *Id.* p. 361.

2. *Id.* p. 401.

A part, en marge, Elle ne comprend pas. Elle n'est pas du monde où se forme sa vie. Elle est de quelque part et qui n'a pas sa part. En porte à faux. Sur tout : sur sa vie conjugale dont elle n'a pas d'idée ; sur ses tendresses maternelles dont elle ne sent rien ; sur ses exaltations qui ne connaissent pas d'écho. Elle ne voit pas Rodolphe, pas plus qu'elle ne verra Léon. Elle ne voit en tout que ce qui lui échappe, que ce qu'en chaque point elle ne verra pas. D'où cet aveuglement et son obstination ; cette impétuosité et ce désordre : elle vient par ici, elle s'en va par là, frappe à toutes les portes et ne veut pas comprendre. On la rejette, on l'éconduit ; on s'en écarte et on la fuit : elle est désemparée. Une bête affolée qui se heurte à toutes les vitres ; qui revient sur ses pas, jusqu'au chevet du lit d'où, sans ménagements, Rodolphe l'a chassée.

Est-ce d'une femme d'esprit ? On aurait du mal à le prétendre. De quelque biais qu'on regarde les choses, l'intelligence se voit toujours de la même façon. *Par la possibilité du recul.* Et d'un recul qu'Emma ne prend jamais : ni sur ce qu'elle vit, ni sur ce qu'elle fait ; ni sur les autres, ni sur elle. Elle est portée et elle est emportée : exactement à l'opposé de ce qu'elle ferait si elle était intelligente. Elle ne compose pas, elle ne calcule pas. Elle suit : ses impulsions et ses élans. L'impulsion du moment quand elle prend l'arsenic ; ou l'élan vague, immodéré, le prolongement sensible de sa rêverie. Elle va où cela va et vit sa vie comme elle vient : au jour le jour. Comme s'en forment les effets ; comme lui naissent les désirs.

Une vie immédiate : sans retrait, sans espace, Sinon celui d'une sorte d'absence : elle n'est jamais là. Elle n'est nulle part. Ses talents sont sans prise et ne racontent rien : elle crayonne et ne dessine pas ; ses doigts courent sur le clavier, le son meurt aussitôt. Elle est ailleurs. Où ? Cela n'a pas trop d'importance. Elle n'est pas où elle serait et ne fait pas ce qu'elle ferait si elle était intelligente. *Engluée.* Le propre de l'intelligence est de ne pas se laisser prendre. De ne pas s'enfermer, mais de se délier. Pour se soustraire ? Non pas : pour avoir prise ; pour toucher le point juste. Pour imposer la solution. Pour être ce qu'il faut dans le moment qu'il faut : au point où l'on attend qu'on dise quelque chose.

L'intelligence est dans le retrait : dans la possibilité de penser d'une autre façon ce qui se voit et ce qui vient. Dans la capacité d'en former quelque idée générale : non pas pour le plaisir ;

pour la fécondité des conséquences. Pour l'expérience de leur étendue et pour l'appréciation de ce qui suit de ce qui s'en ensuit : des effets, des incidences et des reflux. Des relations : des conséquences aux conséquences de nos conséquences. Jusqu'à n'en plus pouvoir. C'est vrai de toutes les façons : dans ce qu'on vit, dans ce qu'on pense et qu'on essaie de concevoir.

* * *

Emma n'est pas intelligente. Sans doute n'a-t-elle pas cette bêtise opaque et ronde, lourde d'Homais — et de tant d'autres. Mais elle ne nous donne rien dans son comportement qui puisse aider à déceler la forme de l'intelligence. Elle ne nous en décrit que l'aspect négatif.

On ne lui en veut pas trop : on pense à autre chose. Et puis l'on se dira qu'elle a quelques excuses : ce n'est pas de sa faute. Elle a grandi dans un climat qui n'était pas le sien ; sa puberté s'est irritée sur des complicités qui n'étaient pas les siennes. Si on la voit ailleurs, c'est qu'on l'a mise ailleurs : là où d'autres enfants qu'attendaient d'autres vies, laissaient mûrir en elles les fruits de leurs saisons. Ces fruits ne seront pas les siens, et ces saisons seront pour d'autres cioux. Le pensionnat est une parenthèse, mais une parenthèse décisive : elle a cru là ce qui jamais pour elle ne se retrouverait, elle a vécu des espérances sans absolition. Elle est partie pour ne pas revenir.

C'est donc au père qu'il faut s'en prendre : au père qui a voulu faire d'elle ce que jamais sa vie ne lui apporterait. Une âme délicate qu'attendent ses sabots. Non pas l'égale de ses camarades, une compagne d'occasion ; non pas l'amie, la pensionnaire. Quand elle s'en ira, les portes ne s'ouvriront pas, elles se refermeront sur elle. Et pour toujours. C'est du côté du père qu'il faut aller chercher pour retrouver Emma, du côté de ce père veuf et de son émotion un peu désordonnée, de ses aspirations obscures : faire de sa fille une demoiselle, et puis la ramener aux champs ; lui composer des rêves et l'envoyer aux vaches. La « bêtise » d'Emma est le cadeau d'un cœur trop plein qui a les mains engourdis. Elle lui vient de l'extérieur ; c'est une affaire héréditaire, un legs. Emma est condamnée au bovarisme.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DES IMPRIMERIES RÉUNIES DE CHAMBÉRY
73490 LA RAVOIRE
EN NOVEMBRE MCMLXXX

N° 8256

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique – Manon Lemaux

Typographie – Linux Libertine & Biolinum, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

